

POST MORTEM

CONTES FANTASTIQUES

CHARLES BONA
BRIGITTE BAS



Stylized signature or logo

Publié en juillet 2024 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

© 2024 Charles Bona et Brigitte Bas
Tous droits réservés

Charles Bona

Brigitte Bas

POST MORTEM

Nouvelles

Atramenta

L'ASSISTANT FUNÉRAIRE

Charles Bona

On l'avait installé dans la chambre au sommet de la tour sud du manoir. Après qu'il eut parcouru plus de 300 kilomètres sur des routes parsemées de congères, traversé les régions déprimantes de la campagne française de janvier, supporté plus d'une fois les effluves de pets de son passager, qui filtraient au travers de la bière bon marché puis stagnaient dans l'habitable, il était parvenu vers 18 heures dans ce petit bourg du Morvan qui ne devait abriter qu'un petit millier d'âmes tout au plus. Dès l'entrée, pour peu qu'il ait aperçu quelques personnes, il n'avait vu que des vieillards et beaucoup auraient pu être qualifiés d'étiques. Racornis mais dignes, ils marchaient dans le froid et ne paraissaient guère gênés par la température, certains même se reposaient sur les bancs du square qui bordaient la petite église du village, elle-même jouxtant le cimetière paroissial – il parvint même à en apercevoir qui se maintenaient là, courbés sur leur canne, figés devant les sépulcres comme plongés dans la prière.

La boulangère, elle aussi, semblait avoir atteint sa date de péremption, car elle sentait mauvais, était vêtue de haillons et suintait des entournures. Un instant, il hésita à acheter son jambon-beurre, mais comme il n'avait pas mangé depuis 6 heures, que le corps devait être livré pour 19 heures et que ce n'étaient pas les flatulences du cadavre qu'il transportait qui auraient pu lui ouvrir l'appétit durant le voyage, il prit le risque d'une intoxication alimentaire. De peur que la vieille n'ait transpiré sur son sandwich, il le mordit à contrecœur et repoussa aussitôt l'infâme nourriture qui s'accordait trop bien au décor. Il alla donc chez l'épicier qui lui aussi était hors d'âge

et acheta quelques gâteaux secs, bien emballés, qui, eux, ne risquaient pas d'être contaminés.

Une impression d'ennui imprégnait le bourg, comme si tous les sentiments qui y stagnaient n'eussent pu que rester à la surface et rancir, faute de ne pouvoir atteindre les profondeurs à la découverte des sensations. Il lui avait paru immédiatement qu'ici, nul ne souhaitait ou pouvait dépasser le quotidien, que cela résultât de l'âge ou de la morosité ambiante... Néanmoins, il devait rejoindre une maison à l'écart du centre-ville ; un autre vieillard lui indiqua un domaine à la sortie du village qu'il ne pouvait manquer, car c'était le seul qui existait avant la campagne désolée. Le domaine, lui avait-on expliqué, s'étendait sur quelques hectares de bois et d'allées entrecoupés de trois mares. Lorsqu'il découvrit le domaine, il se rendit compte qu'il s'harmonisait parfaitement avec les premières impressions que lui avait laissées le bourg. Il poussa la grille qui, d'ailleurs, n'était pas cadenassée, s'engagea dans le parc avec son fourgon. Les haies débordaient sur les sentiers, les aulnes enchevêtrés et décharnés lui faisaient une escorte négligée, quant aux mares, la seule qu'il put découvrir dégageait une odeur putride et était recouverte de lentilles. À mesure qu'il progressait sur l'allée qui semblait vouloir céder à la nature brouillonne, il découvrait par-delà le voile de végétation une bâtisse plus ou moins gothique qui paraissait témoigner d'une splendeur déchue. La pierre grise semblait érodée par le temps et témoignait aussi d'une ancienne grandeur ; bien qu'aux gargouilles, contreforts et arcs brisés des croisées, on comprenait bien qu'on était en présence d'un manoir du XIX^e siècle. Mais on était surpris de l'obscurité qui régnait derrière les fenêtres ; aucune lueur ne perçait au travers et toute la façade du bâtiment brillait seulement des reflets crépusculaires. D'autre part, le manoir semblait abandonné, car des contrevents vermoulus

suspendus en équilibre instable dans le vide étaient en partie dégondés, enfin, le corps central décrépi était cerné de deux tours coiffées de toits à poivrière. Il posa son fourgon devant l'entrée principale après avoir gravi le perron semi-circulaire puis fit retentir le heurtoir qui résonna dans les coursives. Un homme en livrée vint ouvrir et se détacha du clair-obscur qui régnait dans le vestibule où quelques flambeaux se consumaient. Son allure rigide et son air compassé étaient apparemment de circonstance, mais Charles ne pouvait s'empêcher de constater une fois encore que cet homme était bien trop âgé pour cette fonction, bien qu'il semblât encore assez alerte et se tint parfaitement droit.

— Si monsieur veut bien se permettre d'entrer, soyez le bienvenu.

Ce n'était pas le genre d'accueil qu'on réservait au croquemort d'habitude. On le recevait comme un invité et le véhicule garé devant les portes ne semblait pas devoir intéresser le majordome.

— J'ai peu de temps devant moi, reprit Charles, je dois repartir dès qu'on aura récupéré le corps. Peut-on m'aider à décharger ?

— Le maître m'a chargé de vous dire que la chambre funéraire n'était pas encore installée. Il va falloir attendre pour y déposer la bière. En outre, nous allons avoir une tempête de neige cette nuit. Les routes du Morvan sont dangereuses par ce temps. Aussi m'a-t-il chargé de vous proposer de passer la nuit au manoir. Vos appartements ont déjà été préparés et, comme vous devez sans doute mourir de faim, vous êtes invité à vous joindre tout à l'heure à la famille qui dîne à 22 heures.

Charles n'avait pris que quelques biscuits depuis le matin, la perspective d'un bon repas, fût-il funèbre, suffit à le convaincre de rester. Il appellerait son employeur pour justifier le retard

par les intempéries. Le domestique le reçut dans ce vestibule dont l'indigent éclairage provoquait des zones d'ombre où l'on pouvait imaginer se terrer quelques menaces. Le lieu était néanmoins bien chauffé et, lorsque le majordome se saisit d'un candélabre pour l'accompagner dans ses appartements, Charles regretta de ne pouvoir s'attarder sur les pièces aux portes closes qui le bordaient. Sans doute que le maître du lieu se tenait derrière l'une d'entre elles, et un petit remontant servi en sa compagnie dans un salon cossu lui eût semblé un pittoresque début de soirée. Au contraire, on le conduisit immédiatement à travers des couloirs labyrinthiques jusqu'au pied d'un étroit escalier qui devait monter dans l'une des tours. Il trouvait cependant bien singulier qu'on installât un invité dans ce qui pouvait servir d'habitude aux appartements privés ou, à la rigueur, aux communs des domestiques. Mais soucieux avant tout de se reposer, il suivit docilement l'homme qui conserva son aspect solennel et progressa avec une lenteur exaspérante.

— Il y a du monde pour les funérailles ?

— Oh oui, monsieur. C'est une très ancienne famille qui reste très attachée aux traditions. Hélas, vous ne rencontrerez que des personnes âgées, nos jeunes ont quitté la région depuis bien longtemps.

— J'ai également constaté qu'il n'y avait que des vieillards en ville.

Le domestique ne répondit pas et Charles se dispensa d'insister. Qu'il n'y eût aucun jeune ni ici ni au bourg lui paraissait bien curieux, mais après tout, cette question ne le concernait pas et il était impatient de se retrouver seul pour joindre son entreprise. À mesure qu'ils cheminaient, ils dépassaient des niveaux fermés par de lourdes portes – on le menait donc au sommet ? Ce qui l'intriguait vraiment était que, bien que de construction relativement récente, cette tour qu'il avait cru per-

cevoir comme relativement vaste à l'extérieur prenait en son sein l'allure d'une véritable structure médiévale étroite avec son escalier en spirale qui longeait la paroi, ses différents étages accessibles par une seule porte – les murs étaient couverts de mousse et renforçaient l'allure abandonnée. Mais ce qui le frappa avant tout fut l'absence d'électricité – des lanternes se succédaient au fil des degrés de pierre.

– Vous n'avez donc point l'électricité ici ?

– Le propriétaire est quelque peu excentrique et ne goûte guère aux progrès, comme vous pouvez le constater au style de la demeure, d'ailleurs.

L'électricité, un progrès ! pensa-t-il. De là qu'on nous serve à souper dans des écuelles en bois et qu'on doive manger avec ses doigts, je ne serais pas surpris ! Ils parvenaient enfin au dernier niveau. Le majordome glissa la clef dans la serrure et déboucha sur un petit couloir qui expliquait l'étroitesse des marches – l'escalier s'adossant à la maçonnerie laissait ainsi de l'espace aux parties habitables. Ils accédèrent ensuite dans une vaste pièce qui devait sans doute occuper l'ensemble du reste du périmètre de la tour. Elle stupéfia le croque-mort.

Les murs en pierre brute étaient délicatement dissimulés sous des tapisseries colorées évoquant des scènes de fauconnerie ; un lit à baldaquin tenait le centre à gauche de l'entrée, des rideaux de velours pourpres retombaient du ciel de lit tout autour de la structure, une imposante cheminée dans laquelle un bon feu flambait lui faisait face ; à la croisée, deux banquettes en pierre intégrées dans l'épaisseur des murs invitaient à la contemplation du paysage, lequel commençait à se couvrir de neige ; trois candélabres en fer reposaient sur des coffres en bois sombre dont on avait déjà enflammé les chandelles ; une armoire monumentale se dressait dans un coin.

– Vous trouverez une série de fracs dans la penderie, il en

existe forcément un à votre taille. C'est la seule contrainte que mon maître impose à ses convives. Je viendrai vous chercher pour dîner vers 22 heures, en attendant, vous pourrez consulter les ouvrages qui figurent sous les banquettes, ce sont d'anciennes reliures, prenez-en soin. Mon maître a souhaité qu'elles vous soient confiées.

— Mais je ne suis qu'un simple assistant funéraire...

— Justement, mon maître a beaucoup travaillé avec les gens de votre profession, il en a conservé une certaine déférence à leur égard. De plus, il me semble vous avoir déjà dit qu'il était d'un genre particulier ?

Charles ne releva pas. Épuisé, il souhaitait se retrouver seul le plus tôt possible. Le domestique s'inclina puis quitta la pièce.

Avant tout, il convenait d'avertir l'employeur et de prendre prétexte d'une tempête de neige pour justifier le retard ; en outre, le corps n'avait pas encore été déposé et il avait coutume de satisfaire aux exigences des familles, il invoquerait donc de bonnes raisons. Hélas, il ne capta aucun réseau, il essaierait plus tard, même cette nuit, car il y avait toujours quelqu'un d'astreinte aux bureaux. En attendant, il s'allongerait un moment.

Il était reçu comme un prince et, alors qu'il était confortablement installé, ses paupières papillonnaient en contemplant les scènes évoquées sur les tentures, lesquelles semblaient s'animer pendant qu'il luttait contre le sommeil. Car il ne pouvait s'empêcher de se sentir étranger à ce genre d'endroit, bien loin des bouges qu'il visitait habituellement pour retirer ceux qui gisaient parfois à moitié décomposés depuis plusieurs jours, sinon plusieurs semaines, sur les lieux de leur décès. Peu à peu, il s'était constitué une carapace d'indifférence et il en fallait beaucoup plus pour le troubler. Néanmoins, ici, quelque chose le mettait mal à l'aise et il appréhendait à se laisser aller com-

plètement dans ce manoir où, à part le domestique, il n'avait rencontré personne, où le silence s'apparentait à celui d'un caveau, où seules les ombres semblaient prendre vie. Néanmoins, il s'endormit.

Soudain, il jeta le regard face à lui, une ombre semblait danser dans les flammes. Il bondit du lit afin d'aviser de plus près. Il s'empara des pincettes couchées sur le manteau, écarta les braises. Une espèce de bestiole s'ébroua soudain, lança un cri strident puis d'un jet disparut dans le conduit. Il eut le temps d'apercevoir la forme allongée comme celle d'un rat s'élançant comme indifférent aux morsures de la flamme. Alors, presque simultanément, des chocs répétés résonnèrent de l'escalier, comme une course de quelque enfant turbulent – un enfant ! alors qu'on lui avait bien annoncé qu'il n'y avait que des vieillards ? Il voulut s'en assurer et courut hors de la chambre, il faisait beaucoup plus froid qu'auparavant. Le temps que ses sens s'habituaissent à la pénombre, il crut percevoir une silhouette qui lui tournait le dos et semblait vouloir emprunter l'escalier. Il discerna une vieille femme voûtée aux mèches blanches et rêches, vêtue seulement d'une chemise de nuit, et qui se tenait là, immobile, impassible, nu-pieds, au seuil des marches. Il voulut l'appeler, mais aucun son ne sortit de sa gorge ; il se sentait tout à coup incapable de bouger, condamné à subir ce qui arriverait. Lentement, presque comme dans un mouvement d'horlogerie, la figure se retournait. Aucun mouvement n'était perceptible sur ses maigres épaules. C'était comme s'il se fût agi d'une statue pivotant sur un axe, mue par une force invisible. Seuls les reflets vacillants des flambeaux animaient ce spectacle, dans un silence tel qu'il lui venait la sensation d'un bourdonnement comparable aux états d'ivresse. À mesure qu'elle apparaissait, la face de la femme s'ornait d'un rictus convulsif, d'une contraction des muscles qui donnait

l'impression d'un rire forcé et d'un faciès grimaçant. Puis, toujours dans le même silence, elle porta ses bras vers l'avant et commença à glisser vers lui comme si elle flottait. Elle semblait vouloir le saisir, puis son rictus s'élargissait bien au-delà de ce qu'eût permis la nature et s'accompagnait d'une plainte qui prenait en intensité. Toujours figé, un frisson glacé parcourut son corps paralysé, il voulait crier pour couvrir les sonorités assourdissantes qui venaient de cette femme, mais il ne pouvait pas. Ce qui venait à lui n'avait plus rien d'humain. Elle était sur lui, il se réveilla.

Tremblant, en sueur, ressentant un courant d'air glacial, quoique la chaleur du foyer de cheminée diffusât une chaleur intense, il grelottait. Il reprit ses esprits en pensant qu'il n'avait dû faire qu'un cauchemar suscité par l'univers gothique du château – mais il n'en verrouilla pas moins sa porte. Puis, il alla interroger son reflet dans le miroir à cadre doré qui reposait sur le tablier de cheminée et il eut bien du mal à retrouver son allure goguenarde qu'il affichait régulièrement lorsqu'il voyait la stupeur des personnes découvrant les cadavres qu'il récupérait. Il saisit les pincettes et retourna les braises pour vérifier si la bestiole ne s'y trouvait pas, bien qu'il eût la certitude d'avoir rêvé. Quoiqu'il en fût, il ferait tout son possible pour ne plus s'assoupir désormais. Qu'allait-il faire pour tuer le temps ? Il se souvint alors des ouvrages qu'on lui avait dit se trouver sous les banquettes... Il coulisssa le cache qui fermait la première, il ne vit que des toiles d'araignées ; il inspecta la seconde et, en effet, il aperçut quelque chose en forme de parallélépipède enveloppé d'un mauvais linge, seul au milieu de la poussière. Il se garda bien d'y mettre une main et alla chercher les pincettes pour l'en retirer. Il ôta la toile qui enveloppait l'objet et découvrit une ancienne reliure qui dégageait une forte odeur d'humidité séchée ; la couverture brune montrait des signes d'usure

du temps. C'était curieux, mais il lui semblait que l'ouvrage l'attendait, et bien que le domestique lui eût parlé de plusieurs livres cachés sous les banquettes, il se demandait si ce n'avait été plutôt pour l'inciter à ne saisir que celui-ci. La deuxième de couverture dénonça aussitôt l'âge de l'ouvrage, les S calligraphiés comme des F témoignaient qu'il datait vraisemblablement de plus de deux siècles. Et, comme il vérifia immédiatement la date de l'édition, il put déchiffrer 1749 en chiffres romains. Il tenait l'édition originale des Dissertations Sur les Apparitions des Esprits, du Révérend Père Augustin CALMET. Pour avoir assisté durant plusieurs années aux conférences ésotériques parisiennes, il connaissait l'auteur de nom, mais ne l'avait jamais lu, car s'était contenté de l'aspect divertissant des assemblées... Les pages jaunies, le craquement du papier trahissaient la fragilité de l'ouvrage, et par endroits l'encre s'estompait ; l'antique calligraphie rendrait sans doute la lecture difficile. Bien qu'il se fût maintenant rassuré et raisonné et que la chaleur de la chambre l'eût complètement rasséréné, les circonstances vécues dans le couloir ainsi que les deux heures qu'il lui restait avant dîner l'incitèrent à faire l'effort de lire. Il s'installa sous la croisée et laissa le hasard décider du passage. Aux deux tiers de l'ouvrage, il lut :

« ... dans ces moments éthérés, où l'ombre et la réalité s'entrelacent, l'âme peut percevoir des manifestations d'un autre monde. Les vieilles demeures, empreintes du poids des siècles, deviennent les témoins silencieux de ces rencontres entre l'intangible et l'insaisissable. Les Esprits, s'ils existent, laissent parfois leur empreinte dans ces corridors désertés, capturés entre les lignes du passé et du présent. »

La chose lui paraissait peu vraisemblable étant donné qu'il côtoyait la mort depuis si longtemps. Mais, porté par la curiosité, il tomba sur un autre passage :